

« L'hymne à J. Nair »

Michel Vaïs

Numéro 51, 1989

Marionnettes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16370ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1989). Compte rendu de [« L'hymne à J. Nair »]. *Jeu*, (51), 155–157.

«l'hymne à j. nair»

«Un monstre de deux tonnes est soulevé par le bras hydraulique d'un camion discrètement dissimulé en coulisse.» *L'Hymne à J. Nair* du Théâtre de la Dame de Coeur.

Texte et mise en scène : Richard Blackburn; scénographie et conception : René Charbonneau et son équipe; musique et effets sonores : Alain Blais; manipulation : Myriane Demers, Manon Gagnon, Martine Gagnon, Sylvain Gagnon, Marc Girouard, Yves Robillard et Stéphanne Séguin; avec François Dévoyau en J. Nair. Production du Théâtre de la Dame de Coeur, présentée à Upton au cours de l'été 1987, ainsi que du 29 juin au 4 septembre 1988.



cruellement insignifiant

Le 21 juillet 1988, avec quelques amis, j'ai pris pour la première fois la route d'Upton, dans les Cantons de l'Est, direction Théâtre de la Dame de Coeur. La promotion dithyrambique émanant de la compagnie me rendait méfiant. Un peu comme à la lecture de ces menus affichés devant beaucoup de restaurants aux États-Unis, promettant des expériences culinaires trop exceptionnelles pour être vraies. Je redoutais les sauces. Certes, ce théâtre est déjà bien établi, et en expansion depuis plus de douze ans (je suis impardonnable de n'y être pas encore allé). Et bien qu'une seule représentation ne saurait donner une idée suffisante de ce qui s'y fait, le spectacle en plein air de 1988 devait être bien rodé, pour avoir déjà été présenté en 1987. En outre, certains critiques ayant comparé l'équipe de la Dame de Coeur aux «bâtisseurs de pyramides» (Carmen Langlois, C.K.A.C.), son directeur Richard Blackburn à un «Jean Drapeau de la marionnette» et ses spectacles à des superproductions hollywoodiennes, «comme si Spielberg avait débarqué à Upton» (Normand Cusson, *Showbiz*; expression reprise par Alain Pontaut dans *le Devoir*), j'avais envie de me faire par moi-même une idée du phénomène. Par ailleurs, si l'équipe de la Dame de Coeur a réussi en 1988 à réunir des fonds d'un million de dollars pour acquérir, restaurer et aménager le domaine du Manoir d'Upton, elle a dû trouver de bons arguments, autres que les éloges excessifs du genre de ceux cités plus haut.

Agréable surprise, la première partie de la soirée, dès 19h30, se passe dans un moulin désaffecté où l'on joue *le Cadeau* et d'autres petits textes choisis de Marie Laberge : deux scènes tirées du *Banc* («Yvette et Raymonde» et «la Maman et le Bébé») et une extraite de *Profession, je l'aime* («la Fuckeuse de gars»). Quant au *Cadeau*, il s'agit à l'origine d'une pièce radiophonique. Le tout est mis en scène avec un minimum de décors et d'accessoires par Normand Canac-Marquis. «Un banc, un parc, une journée comme les autres : deux femmes placotent; une maman essaie d'endormir son bébé; une fille raconte une histoire... Mais quelque part, à l'hôpital un homme

souffre et reçoit un cadeau.» (Extrait du programme) Instants de vérité et d'émotion sans prétention, grâce aux trois interprètes, Benoît Dagenais, Gisèle Bourret et Danielle Fichaud. Ces deux dernières, surtout, se transforment avec adresse en plusieurs personnages, jeunes et vieux, qui les rendent méconnaissables. Un théâtre dans lequel gravité n'est pas synonyme de pesanteur.

C'est ensuite l'heure du repas et, à 21h30, une fois la nuit tombée, débute cette «allégorie poétique pour marionnettes géantes» de Richard Blackburn nommée *l'Hymne à J. Nair*. L'architecture et l'aménagement du lieu extérieur sont impressionnants. Dans un parc qui jouxte une rivière, le sous-sol d'un ancien manoir incendié (c'est tout ce qui en reste) a été converti en une salle de spectacle en plein air, tout autour de laquelle le jeu se déploie. On admire les quatre cents sièges confortables, à dossier inclinable, pivotants à 360 degrés, munis de bretelles chauffantes. Ce dispositif ingénieux et efficace permet d'envisager avec confiance une soirée à la belle étoile, en se moquant de la brise inévitable de fin de soirée. Il faudrait vendre l'idée au Festival d'Avignon. Au cours de la représentation, j'ai également été séduit par la qualité technique du son qui provenait d'enceintes quadruphoniques, et par les éclairages savants, dont certains effets étaient rendus par des techniciens perchés sur le toit du bâtiment voisin. Quant aux soixantedix marionnettes géantes, elles ressemblent à des créatures fantastiques de Walt Disney : colorées, massives et pourtant légères, belles ou effrayantes, elles font jusqu'à dix mètres de hauteur et dans un cas, nous prévient le programme, un monstre de deux tonnes est soulevé par le bras hydraulique d'un camion discrètement dissimulé en coulisse. Machinerie fantastique qui renvoie au théâtre médiéval, alors que le Ciel et l'Enfer étaient représentés avec force moyens. Il est merveilleux de voir, à notre époque, une telle mécanique mise au service du rêve et de la poésie.

Oui mais. Il y a un grand mais, c'est l'insignifiance du texte que profèrent, par bande sonore interposée, toutes ces créatures. Dans les

quelques notes que j'avais prises juste après la représentation de *l'Hymne à J. Nair*, j'avais retenu que cette «féerie pour adultes accessible aux enfants» (programme) était un vrai fouillis, un ramassis de niaiseries écrites dans un français innommable, truffées de jeux de mots qui pèsent une tonne chacun, racontant une histoire insignifiante — les rêveries d'un commis-comptable — fondée sur une morale réactionnaire. Ne voulant pas rester sur un jugement aussi hâtif, j'ai demandé à la Dame de Coeur de m'envoyer le texte du spectacle, et je suis bien redevable à la compagnie de l'avoir fait. Hélas!, la lecture du texte de Richard Blackburn aggrave son cas! Car aux insanités proférées s'ajoutent des indications scéniques à faire lever les bras au ciel. En bref, le texte est à l'image du jeu de mots tortueux contenu dans le titre, qui veut rappeler le mot *imaginaire*.

Voici comment il débute: «Entrée des spectateurs. Le spectateur s'installe dans le pinnassol [*sic*] au son d'une musique intrigante qui lui met à dos sa réalité, le forçant ainsi à balayer les couches éthérées de son intuition. Bientôt il sera prêt à se laisser emporter par la manipulation exhaustive des métaphores.» Outrecuidance? Maladresse? Sabir juvénile? J'opte pour un cocktail des trois. Plusieurs personnages, qu'ils soient matérialisés sur la scène ou simplement évoqués, sont des *nains*. Et chacun d'eux a un deuxième nom qui se veut descriptif, en même temps qu'amusant. Sauf que le simplisme de l'idée pousse plutôt aux soupirs de découragement réitérés, d'autant plus que la plupart de ces personnages ne sont nommés, visiblement, que pour «faire» un jeu de mot. Qu'on en juge: il y a un *Nain Solite*, un *Nain Dulgent*, un *Nain Stant*, un *Nain Solent*, un *Nain Primeur*, des *Nains Portants*, un *Grand Nain Fini*, une naine appelée *Nain Génue*, un *Nain Sultan*, un *Nain Bécile*, un *Nain Trus*, un *Nain Compétent* (qui travaille à la Mine Istère), un *Nain Terrogateur*, un *Nain Dicatif*, un *Nain Térin*, un *Nain Spiré*, etc. Ouf! Un personnage qui consulte un calendrier sur une grande toile, constatant qu'il est incomplet, s'écrie: «Il faudra que je refasse des carreaux aux dates.» Le comptable à qui son patron demande de trou-

ver des évasions fiscales pour un client répond : «Moi je n'ai rien dans mon fort [sic] intérieur pour m'appuyer dans une démarche comme ça.» Et le patron de rétorquer qu'il n'a pas le goût de faire le cave de son «fort intérieur». À une dame logée dans une colonne, un personnage déclare : «Ben criez donc un peu plus fort peut-être réussirez-vous à faire la colonne à la une!!!» On reste abasourdi devant la naïveté du procédé, qui consiste à prendre au pied de la lettre des mots ou des expressions toutes faites, mal comprises (en tout cas, mal digérées) de surcroît, pour se lancer tête baissée dans des contorsions linguistiques à s'arracher les cheveux. Le seul bon moment dans le texte est celui où une créature nommée *Nain Terplanétaire* commence à parler, «dans une langue incompréhensible». Hélas! cela ne dure pas : son discours devient vite terriblement normal! Serait-ce trop demander à Blackburn, s'il veut continuer à écrire, que d'avoir quelque chose à dire plutôt que de chercher un prétexte à fabriquer des marionnettes? Car sinon, il suffirait d'organiser une parade de marionnettes géantes, avec sons et lumières. Aucune féerie ne résiste à un texte inepte.

michel vaïs

«bonne fête willy»

Texte de Marie-Louise Gay. Mise en scène : André Laliberté, assisté de Maurice Roy; conception de la musique : Libert Subirana; dessins des marionnettes et des décors : Marie-Louise Gay; conseiller scénographique et direction de production : Richard Lacroix; éclairage : Daniel Collette; régie : Louis Morisset; marionnettistes : Sylvie Comtois, Jean Cummings, Sylvain Gagnon et Claudette Turcotte. Production du Théâtre de l'Oeil, présentée à la Maison-Théâtre du 25 janvier au 12 février 1989.

La réputation du Théâtre de l'Oeil n'est plus à faire. Depuis quinze ans déjà, il explore les multiples facettes de la marionnette et nous présente des spectacles d'une facture impeccable, pour le plaisir des yeux. Avec *Bonne Fête Willy*, il nous invite dans un monde où humour et fantaisie se conjuguent joyeusement pour raconter une histoire de magie.

Willy, un petit garçon, reçoit un jeu de magie comme cadeau d'anniversaire. Grâce à ses nouveaux pouvoirs, il réussit à transformer sa soeur en éléphant rose! Mais, rapidement, les événements se bousculent. Son amie se métamorphose en poisson, son chien en perroquet et sa grand-mère en lapin! Il lui faudra faire appel au magicien Vladimir pour obtenir la potion qui redonnera à chacun son aspect original.

L'auteure de la pièce, Marie-Louise Gay, a écrit et illustré plusieurs livres pour enfants, et cela se sent. Face aux marionnettes et aux décors qu'elle a elle-même dessinés, on a l'impression de tourner les pages d'un conte. Dans un castelet, des marionnettes à tiges, de confection soignée, incarnent Willy et son entourage. Le sujet de *Bonne Fête Willy* s'y prêtant, les marionnettistes s'en sont donné à coeur joie en fabriquant des personnages un peu fous. L'oeil du spectateur est vite capté par les couleurs brillantes, les formes rondes, les textures moelleuses. Les enfants, amusés, adhèrent spontanément à l'histoire et suivent l'action, curieux de connaître et de voir la suite des événements.